

Illustrations des classiques
allemands / par Eugène
Neureuther

Illustrations des classiques allemands / par Eugène Neureuther.
1834.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

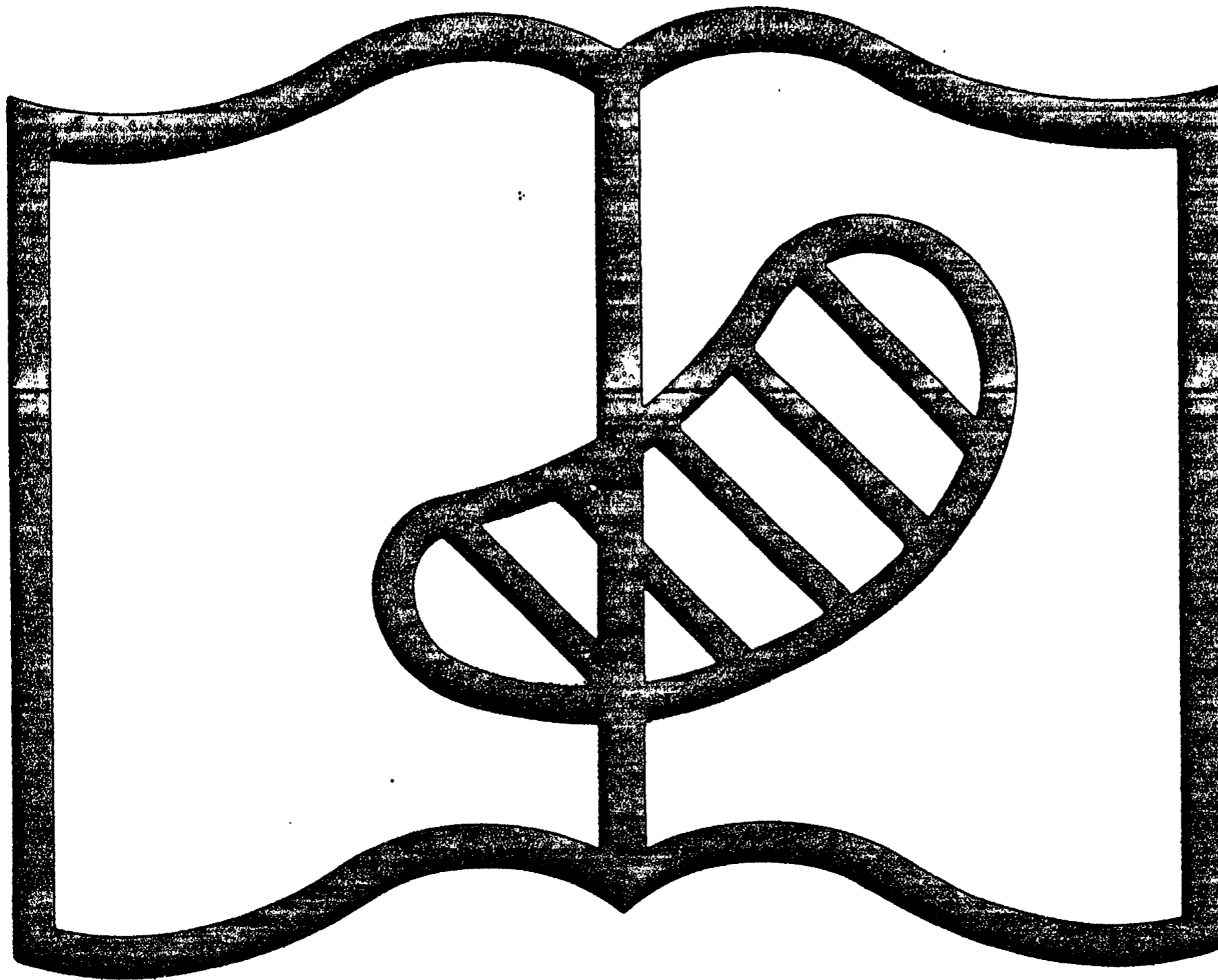
yh 478

Paris

1834

NEUREUTHER

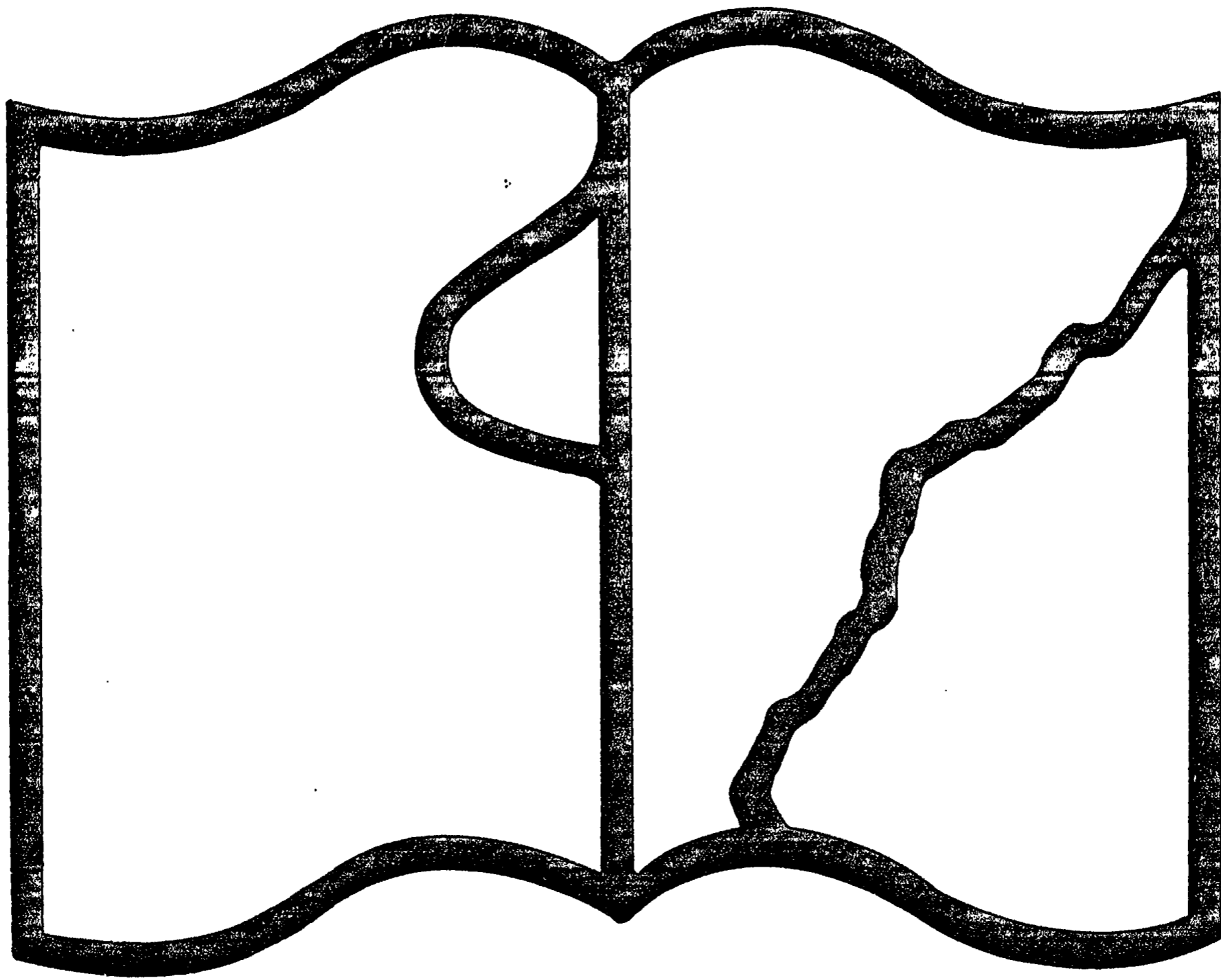
Illustrations des classiques allemands



**Symbole applicable
pour tout, ou partie
des documents microfilmés**

Original illisible

NF Z 43-120-10



**Symbole applicable
pour tout, ou partie
des documents microfilmés**

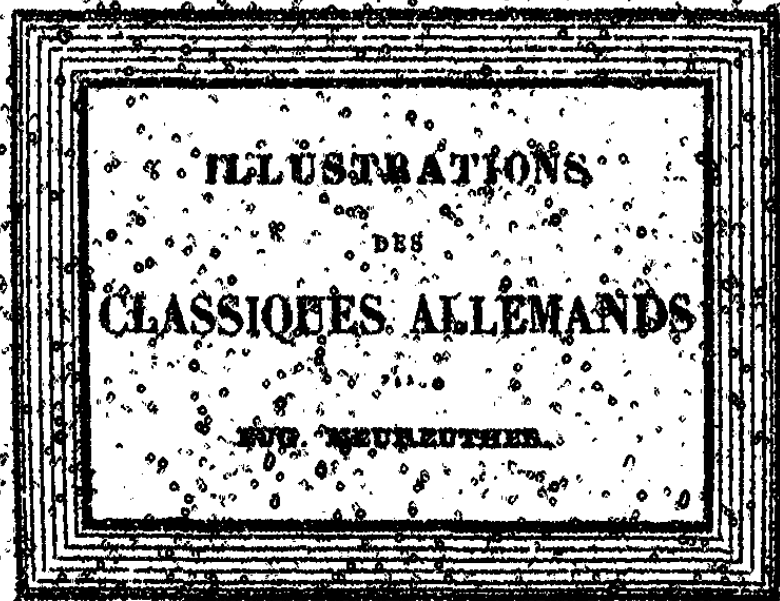
Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11

INVENTAIRE
Yf 478

Yh 478

158/6



A PARIS,

CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTES.

1834.

ILLUSTRATIONS

DES

CLASSIQUES ALLEMANDS,

PAR EUGÈNE NEUREUTHER.



À PARIS,

CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

M DCCC XXXIV.

PARIS, IMPRIMERIE DE POUSSIELGUE, 12, RUE DU CROISSANT-MONTMARTRE.

Ces trois ballades sont les premières d'un recueil que nous nous proposons d'offrir plus tard au public si cet essai reçoit un accueil favorable : elles ont été dessinées et publiées en Allemagne par un de ces artistes inconnus jusqu'ici à notre public de France, si dédaigneux des travaux étrangers.

Eugène Neureuther appartient par son genre de talent tout à la fois à l'école moderne et à l'école si poétique d'Albert Durer. Les traits publiés par Eugène Neureuther sont une nouvelle poésie ajoutée à la poésie déjà si belle des textes allemands. Nous avons pris au hasard ces trois ballades; le public nous saura gré de notre nouvelle traduction de *Lénore*, petit poème déjà naturalisé en France, admiré et placé à son immense valeur. Nous avons cherché à ne lui rien ôter de son originalité; c'est le seul mérite que nous ayons ambitionné, et nous pensons sinon l'avoir atteint, du moins en avoir approché de plus près que tous nos devanciers traducteurs.

L'Apprenti Sorcier, dans notre petit cahier, appartient par part

égale à M. Neureuther et à Goëthe ; la pensée du poète et celle du dessinateur semblent venues de la même inspiration.

La Mère à la veillée de Noël, pièce moins commune, retrace un de ces anciens usages allemands qui portent avec eux tout ce charme primitif des sociétés patriarcales. Nous n'avons pas besoin d'expliquer à personne que la veille de Noël les mères allemandes placent dans la chambre de leurs enfants un arbre tout chargé de bonbons et de joujous, présentent des anges aux enfants sages. Hébel, auteur de cette petite ballade, a su donner à sa naïve poésie tout ce parfum d'enfance, de tendresse et de grâce que cet usage allemand possède à un si haut degré.

Nous annonçons, si notre public prend goût à cet essai, la belle poésie de *la Cloche* de Schiller, également illustrée par les dessins de M. Eugène Neureuther ; nous espérons pouvoir la publier dans le courant de février.



Léonor,

BALLADE, PAR BERNIER.

Léonor surgit en tressaillant, réveillée au matin par des rêves pénibles. — Guillaume, es-tu infidèle? ou bien es-tu mort? Combien tarderas-tu encore? — Guillaume était parti avec les troupes du roi Frédéric, avait assisté à la bataille de Prague, et n'avait pas écrit ce qu'il était devenu.

Le roi et l'impératrice, fatigués de leurs longues querelles, adoucirent leur humeur guerrière, et firent enfin la paix. Chaque armée, avec des chants et des cris de joie, au bruit des tambours et des timbales, ornées de branches vertes au chapeau, prit le chemin de ses foyers.

Et partout, partout, sur les grandes routes comme sur les sentiers, coururent jeunes et vieux attirés par les chants de triomphe des arrivants. — Dieu soit loué! s'écriaient enfants et épouses. Sois le bienvenu, disait mainte joyeuse fiancée. — Mais pour Léonor, bienvenu et baisers étaient perdus.



Cénore.

CONFÉSSIONS.

Elle questionna le cortège dans toute sa longueur et demanda après tous les noms; mais personne de tous ceux qui y étaient ne put lui répondre. Quand l'armée eut défilé, elle déchira ses cheveux de corbeau, et se roula à terre en tordant ses membres avec fureur.

Sa mère courut à elle. — Oh! que le ciel te prenne en pitié, mon enfant chéri; que t'arrive-t-il? — Et elle la serra dans ses bras. — Oh! mère, mère, ce qui n'est plus n'est plus! Maintenant adieu le monde et tout au monde! Dieu n'a pas de pitié! Douleur! douleur, à moi, malheureuse!

— Grand Dieu, assistez-nous! Enfant, dis un *pater*; ce que Dieu fait est bien fait. Dieu a pitié de nous. — Oh! mère, mère, vain espoir; Dieu n'a pas bien agi avec moi. A quoi bon ma prière? elle est maintenant inutile.

— Grand Dieu, assistez-nous! Qui connaît le père sait qu'il vient au secours de ses enfants. Le saint sacrement adoncra ta douleur. — Oh! mère, mère, ce qui me brûle le cœur ne sera guéri par aucun sacrement: aucun sacrement ne peut rendre la vie aux morts!

— Écoute, enfant: et si dans sa fausseté cet homme s'était démis de sa foi et avait contracté une nouvelle union dans le pays des Hongrois? Enfant, abandonne son cœur; il en sera bien puni, quand corps et âme se sépareront: son parjure le brûlera comme du feu.

Oh! mère, mère, ce qui n'est plus n'est plus! ce qui est perdu est perdu! La mort, la mort fut mon lot! Oh! si je n'étais née jamais! Éteins-toi, ma lumière, éteins-toi pour toujours; meurs, meurs dans la nuit et les horreurs. Dieu est sans pitié. Douleur, douleur à moi, malheureuse!

— Grand Dieu, assistez-nous! n'appellez pas votre pauvre enfant devant votre justice, elle ne sait pas ce que dit sa langue; ne lui tenez pas compte d'un péché. Oh! enfant, oublie ta douleur terrestre et pense à Dieu et à ton salut; alors, du moins, ton âme ne perdra pas son flancé.

— Oh! mère, qu'est-ce que le salut? Oh! mère, qu'est-ce que l'enfer? Près de lui est le salut; sans Guillaume c'est l'enfer. Éteins-toi, ma lumière, éteins-toi pour toujours; meurs, meurs dans la nuit et les horreurs. Sans lui je ne veux de salut ni dans le ciel ni sur la terre.

Ainsi le désespoir se déchainait dans son cerveau et dans ses veines. Elle continua à invoquer avec audace la providence divine, se meurtrit la poitrine et se tordit les mains jusqu'au moment où le soleil se coucha, jusqu'au moment où à la voûte du ciel parurent les étoiles dorées.

Et au dehors un bruit — tro, tro, tro, tro, comme les fers d'un cheval et le cliquetis des éperons. Un cavalier descendit à la rampe de l'escalier; puis écoutez, à l'anneau de la petite porte, doucement, légèrement, kling, kling, kling, et à travers la porte s'entendirent ces mots:



Lith. de Engelmann à Paris.



Lénoxe.

CONTINUATION.

— Holà! ouvre, mon enfant! Dors-tu, ma belle? es-tu éveillée? Qu'éprouves-tu encore pour moi? Pleures-tu ou ris-tu? — Quoi! Guillaume! toi, si tard dans la nuit! J'ai pleuré et j'ai veillé. Ah! j'ai eu beaucoup de mal! D'où viens-tu à cheval comme cela?

— Nous ne sellons nos chevaux qu'à minuit. J'arrive de bien loin, de Bohême. Je me suis levé tard, et je viens te prendre avec moi. — Ah! Guillaume! entre d'abord, bien vite. Le vent siffle dans les haies. Entre, mon bien-aimé, que je te réchauffe dans mes bras.

— Laisse siffler le vent à travers les haies. Mon noir hennit, l'éperon résonne; je ne dois pas rester ici. Viens, lève ta robe, enlève-toi et saute derrière moi sur mon cheval noir. Je dois aujourd'hui encore courir cent lieues jusqu'à notre lit de fiancés.

Énora.

CONTINUATION.

— Eh qu'oi! tu voulais aujourd'hui courir cent lieues pour me porter au lit nuptial? Écoute, la cloche retentit encore qui déjà a sonné onze heures. — Regarde ici, regarde là. La lune luit clair. Nous et les morts courrons vite à cheval. Je te porte, je gage, aujourd'hui encore au lit de nocces.

— Oh! dis-moi où est le réduit qui nous recevra... Où? Comment! ton lit de nocces?—Loin, loin d'ici, tranquille, frais et peit; six planches et deux planchettes. — Y a-t-il place pour moi? — Pour toi et pour moi. Viens, relève ta robe, saute et enlève-toi. Les convives de la noce nous espèrent; la porte nous est déjà ouverte.

— La belle releva sa robe, s'enleva et sauta avec prestesse sur le coursier; elle serra le cavalier bien aimé de ses mains de lis, et tro, tro, tro, et hop, hop, hop, ce fut un galop si emporté, que cheval et cavalier soufflaient hors d'haleine, qu'étincelles et cailloux volaient en l'air.

Comme à droite, à gauche et devant leurs regards galopaient les prairies, les champs et la campagne comme les ponts tonnaient sous leurs pas! — Ma belle aurait-elle peur? La lune luit clair. Hourra! Les morts courent vite à cheval. Ma belle a-t-elle peur des morts?—Oh! non; mais laisse là les morts.

— Pourquoi ces chants? pourquoi ces sons? Pourquoi volent les corbeaux? Écoutez... le son des cloches; écoutez... des chants de morts... « Portons le mort en terre. » Et plus près s'avancait un convoi funèbre qui portait bière et brancard; le chant ressemblait au cri des grenouilles dans les étangs.

— Après minuit, enterrez le corps avec chants, et cloches, et complantes. Maintenant je ramène ma jeune femme avec moi, avec moi vers son lit de nocces. Viens, sacristain, viens ici; viens avec le chœur et hurle-moi la cantique des fiancés. Viens, prêtre, et dis la bénédiction avant que nous soyons couchés dans le lit.

Cessez, cloches et chants... — Le brancard disparut.... Obéissant à son cri impératif.... tro, tro, tro; ceux qu'il appela accoururent et suivirent de près les fers du cheval noir. Et hop, hop, hop, toujours plus loin les emportait le bruissement galop, et cheval et cavalier soufflaient hors d'haleine; étincelles et cailloux volaient en l'air.

Comme à droite et à gauche galopaient montagnes, arbres et haies! comme galopaient à gauche, à droite, à gauche, les villages, les villes et les bourgs. — Ma belle aurait-elle peur? La lune luit clair. Hourra!

Les morts courent vite à cheval. Ma belle aurait-elle peur des morts? — Oh! laisse en paix les morts.

— Voyez! voyez à l'échafaud, autour du pivot de la roue dans une bande sérienne. Là... là... bande... ici... viens... bande, viens et suis-moi; danse-nous le branle des nocces quand nous monterons au lit.

— Et la bande vint, frou, frou, frou, courant après eux et faisant un bruit étrange comme le tourbillon qui rugit dans des buissons de noisetiers à travers des feuilles mortes.



Lénore.

L'ASTÉRION.

Comme volait tout ce que la lune éclairait à la ronde; comme tout volait dans le lointain; comme volaient au dessus d'eux la lune et les étoiles. — Ma belle aurait-elle peur? La lune luit clair. Hourra! Les morts courent vite à cheval. Ma belle a-t-elle peur des morts? — Grand Dieu! laisse en paix les morts!

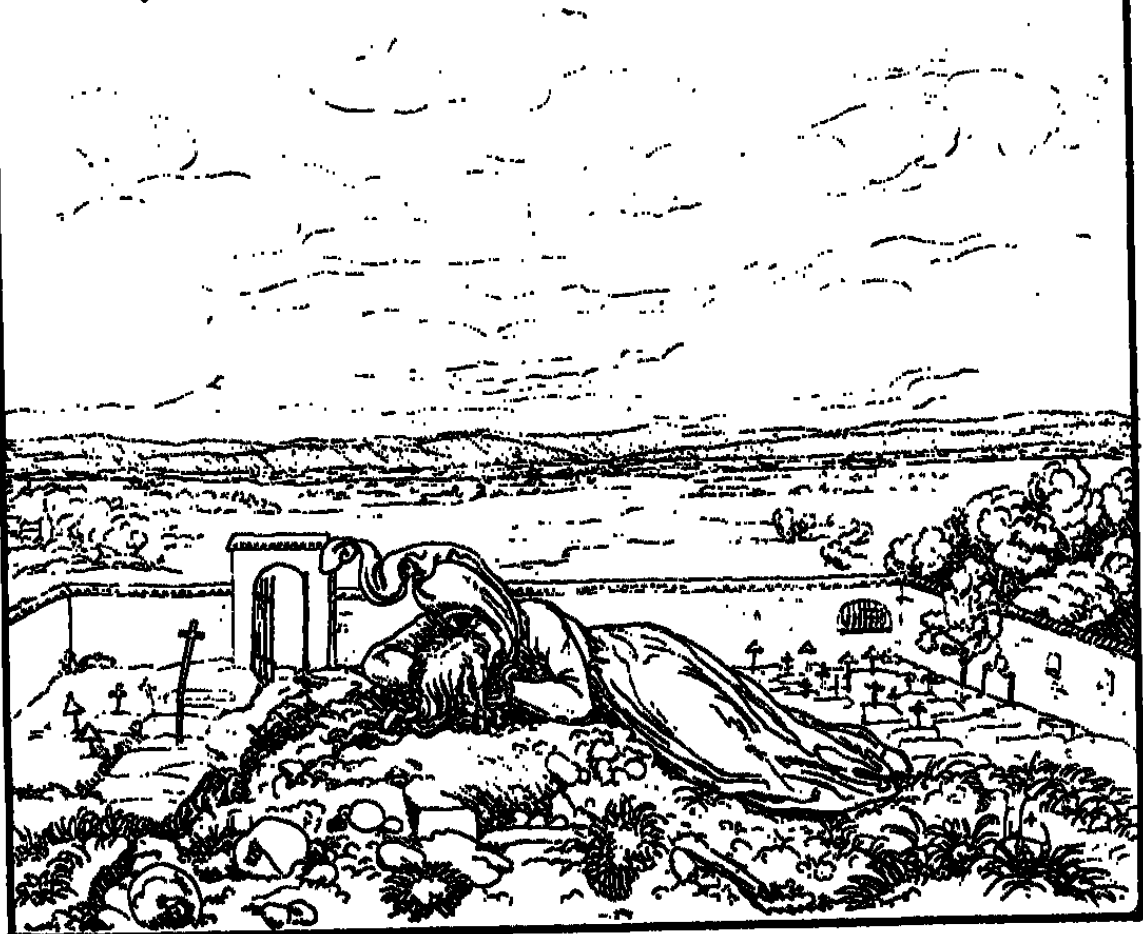
— Mon noir, mon noir, le coq, je crois, appelle déjà; bientôt le sable va se rejoindre. Mon noir, mon noir, je sens l'air du matin. Mon noir, allons vite loin d'ici. — Finie, finie notre course; le lit de noces s'ouvre déjà. Les morts courent vite à cheval. Nous voici, nous voici arrivés.

A bride abattue ils courent vers une porte grillée; la gaulo pilante fit d'un seul coup sauter serrures et verrous. Les battants se fendirent en faisant entendre un cliquetis terrible, et la course continua sur des tombeaux. Des pierres mortuaires blanchissaient à l'entour aux rayons de la lune.

— Voyez, voyez soudain, oh! oh! un miracle effroyable. Le dolman du cavalier tomba pièce à pièce comme de l'aumône pourrie. Un crâne sans cheveux ni queue; un crâne tout nu, la tête du cavalier; son corps, un squelette avec faux et clepsydre.

Haut se dressa, fougneusement hennit le noir coursier, et soufflait des étincelles, et soudain il avait disparu sous Lénore et s'était enfoncé sous terre. Des mugissements sortaient du ciel, des gémissements des tombes profondes. Le cœur tremblant de Lénore se tordait entre vie et mort.

Alors dansèrent, brillant à la lueur et tourbillonnant en cercle, les esprits affilés en longues chaînes, et hurlèrent ces paroles. — Patience! patience! quand même le cœur se rompt, n'offense pas ton Dieu au ciel. Tu es libre de ton corps; que Dieu ait pitié de ton âme!



Lith. de Bachelard et Paris